

Marie VAREILLE

La dernière allumette

roman



Marie VAREILLE

La dernière allumette

Depuis plus de vingt ans, Abigaëlle vit recluse dans un couvent en Bourgogne. Sa vie d'avant ? Elle l'a en grande partie oubliée. Elle est même incapable de se rappeler l'événement qui a fait basculer sa destinée et l'a poussée à se retirer du monde.

De loin, elle observe la vie parisienne de Gabriel, son grand frère, dont la brillante carrière d'artiste et l'imaginaire rempli de poésie sont encensés par la critique. Mais le jour où il rencontre la lumineuse Zoé et tombe sous son charme, Abigaëlle ne peut s'empêcher de trembler, car elle seule connaît vraiment son frère...

Un trésor de sensibilité et d'émotions brillamment construit. Marie Vareille démontre une nouvelle fois son talent unique pour nous tenir en haleine de la première à la dernière page.

ISBN : 978-2-36812-953-1 20,90 € Prix TTC France



9 782368 129531

Rayon : Littérature française
Design : Raphaëlle Faguer
Photographie © iStock




CHARLESTON
www.editionscharleston.fr

LA DERNIÈRE ALLUMETTE

De la même autrice

Désenchantées (Charleston, 2022, Le Livre de poche, 2023)
Ainsi gèlent les bulles de savon (Charleston poche, 2022)
La Vie rêvée des chaussettes orphelines (Charleston poche, 2020)
Le Syndrome du spaghetti (PKJ, 2020, Pocket, 2024)
Ma vie, mon ex et autres calamités (Charleston poche, 2019)
Je peux très bien me passer de toi (Charleston poche, 2017)
Là où tu iras j'irai (Mazarine, 2017, Le Livre de poche, 2018)

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2024
76, boulevard Pasteur
75015 Paris – France
www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-36812-953-1
Maquette : Patrick Leleux PAO

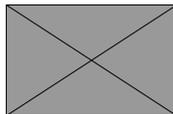
Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook
(Éditions.Charleston), sur Instagram (@editionscharleston) et sur TikTok
(@editionscharleston) !

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable ! Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Marie Vareille

LA DERNIÈRE
ALLUMETTE

Roman



*Au petit garçon de Sarcelles,
devenu fabricant d'ailes,
à l'ingénieur expert,
en rêves fous et divers,
celui qui, il y a trente-neuf ans,
a attaché ses plus belles plumes
à mes épaules d'enfant,
avec des vis et des boulons,
parce que trop près du soleil,
la cire, ça fond...
Bref,
À mon Papa.*

« Un oiseau né en cage pense que voler est une maladie. »

Alejandro Jodorowsky

*« L'adulte c'est certain, indirectement,
a montré que faire le mal, c'est bien. »*

IAM, « Petit frère »

Article 371-1 du Code civil, lu lors de la célébration d'un mariage :

L'autorité parentale est un ensemble de droits et de devoirs ayant pour finalité **l'intérêt de l'enfant**. Elle appartient aux parents jusqu'à la majorité ou l'éman-
cipation de l'enfant pour le **protéger** dans sa sécurité, sa santé et sa moralité, pour assurer son éducation et permettre son développement, **dans le respect dû à sa personne**.

ABIGAËLLE

Maintenant

GABRIEL N'EST PAS CELUI QUE VOUS CROYEZ. Je suis bien placée pour le savoir, je suis sa petite sœur et le lien de sang qui nous unissait enfants ne s'est malheureusement jamais distendu. Ce n'est pas faute, pourtant, d'avoir tout fait pour l'éloigner de moi. Aujourd'hui encore, et bien qu'il ait quarante ans passés, il ne peut s'empêcher de me rendre visite au couvent deux samedis par mois. Il me raconte sa vie dans les moindres détails, sans jamais s'enquérir de la mienne. Je suis la seule à qui il montre son vrai visage. Il sait bien que s'il me venait l'idée de trahir ses secrets, ma parole de folle ne vaudrait pas plus que le vent qui souffle sur le terrain boueux où se dressait autrefois notre maison familiale. J'ai entendu sœur Marie-Clotilde annoncer l'autre jour qu'on y construirait bientôt un parking. J'ai hâte. La perspective de ces vagues de goudron brûlant engloutissant ce qu'il reste de mon enfance m'emplit de ravissement.

Depuis vingt-sept ans, j'habite à l'abbaye Sainte-Marie-de-la-Saône, à Genevigny. Je m'ennuie beaucoup. Enfin,

cela pourrait être pire. Je pourrais être dehors, à affronter le vrai monde, les vraies gens. De mon lit, je vois le ciel et les branches majestueuses d'un chêne plusieurs fois centenaire. Les religieuses assurent aux visiteurs qu'il a abrité une sieste de Jeanne d'Arc sur son chemin pour libérer Orléans des Anglais. Publicité pour les touristes ou réalité historique ? Je n'ai jamais pu le déterminer. Bref, là n'est pas le sujet. Restons concentrés. Le sujet, c'est mon frère. Gabriel. Enfin, je crois. Démêler les fils de tout cela n'est pas simple pour moi, compte tenu de mon état.

Une certitude, toutefois : mon histoire débute et se termine par un enterrement. Autant vous le dire tout de suite, cela vous évitera les mauvaises surprises, et puisqu'il faut bien commencer par quelque chose, commençons ici : l'enterrement. Ce jour-là, personne n'a adressé la parole à Gabriel. Personne ne l'a pris dans ses bras. Personne ne l'a consolé. Moi, encore moins que les autres, évidemment. Mes souvenirs sont flous, certains détails m'échappent. Qui était mort, déjà ? Impossible de me le rappeler. Amnésie post-traumatique, affirmerait le Dr Hassan. Certes, l'identité du défunt est une information substantielle quand on se rend à des obsèques, mais que celui qui n'a jamais eu de trou de mémoire me jette la première pierre.

Gabriel, le jour de l'enterrement, n'avait plus d'âge. Son regard était fixe, sec. Je n'y ai lu aucune émotion. Sa seule réaction a été un léger frisson au choc sourd de la première pelletée de terre sur le bois de pin. Il avait froid, malgré le soleil d'août qui tapait sur le crâne dégarni et luisant de notre père. Mon père, d'ailleurs, pleurait quasiment sans discontinuer depuis trois jours. Je l'observais en silence. Ses larges épaules voûtées par le chagrin tressautaient de sanglots mal contenus qui

donnaient à son corps massif l'allure d'une poupée de chiffon. Ma mère ? Étrangement, je n'ai aucun souvenir d'elle ce jour-là. J'avais douze ans et demi. J'ai dû perdre quelqu'un de très important, parce qu'après l'enterrement, je n'ai plus jamais été la même. Rien de plus efficace qu'une tragédie pour vous catapulter sans préavis dans les névroses de l'âge adulte.

Beaucoup de gens de notre petite commune bourguignonne assistaient à l'enterrement. La tête penchée vers le sol, ils murmuraient : *tragédie, tristesse, drame*. Comme si chuchoter ces mots la voix imbibée de chagrin faisait d'eux des gens bien. Comme s'ils n'avaient aucune responsabilité dans la tragédie-tristesse-drame en question. Si on m'avait demandé mon avis, je ne les aurais pas invités. Mais personne ne m'a demandé mon avis, évidemment.

Gabriel, mon père et moi tenions chacun une rose rouge dont le fleuriste avait retiré les épines. J'ai gardé les yeux fixés sur la tige lisse et inoffensive pendant la messe en pensant qu'il faudrait enlever les épines des gens comme on ôtait celles des fleurs. Je n'ai pas réagi quand la main tiède de Gabriel s'est faufilée dans la mienne pour y glisser une boîte d'allumettes. Je l'ai conservée toutes ces années. Le soleil rouge dessiné dessus est si délavé qu'il est désormais à peine visible, et il ne reste plus qu'une allumette à l'intérieur. Je n'ai jamais pu me résoudre à la jeter, je ne sais pas trop pourquoi.

Je ne voulais pas regarder dans le cercueil. Je ne voulais surtout pas voir qui était allongé là. Savoir était trop douloureux. Peut-être que c'est la raison pour laquelle je ne parviens pas à m'en souvenir aujourd'hui. Dans l'église, je n'ai osé relever la tête qu'au moment où j'ai entendu le son du couvercle de bois qu'on refermait. Trop tôt. J'avais eu le temps d'apercevoir quelque chose.

Un morceau de tissu atrocement familial. Du bleu azur imprimé de pâquerettes. Le foulard de Maman ? Que faisait-il dans ce cercueil ? Non. Penser à autre chose. Effacer très vite avant que l'image ne s'imprime.

Le Dr Hassan, la psychiatre que je fréquentais autrefois sur demande de l'administration scolaire, a toujours expliqué que « ce n'est pas une solution de déformer les vérités qui ne nous conviennent pas ». Avec le recul, peut-être avait-elle raison. Le problème des mensonges, c'est qu'ils finissent toujours par avoir des conséquences. Comme cet enterrement, par exemple. Pauvre Dr Hassan. Elle s'en est tant voulu de ne pas avoir su démêler la vérité du mensonge dans ce que je lui racontais. On ne peut pas lui reprocher. Moi-même, j'ai toujours trouvé extrêmement difficile de faire la différence entre ce qui se passait dans ma tête et ce qui arrivait dans la réalité. Notez que j'admets souffrir d'une légère tendance à combler certaines lacunes ou à remplacer des éléments déplaisants de la vie par des élucubrations de mon imagination. Je sais des choses que je ne devrais pas savoir, je me souviens parfois d'événements auxquels je n'ai pas assisté et il est donc fort possible que je les invente. Je ne crois pas pour autant être folle, contrairement à ce qu'*ils* disent. Je me considère même comme tout à fait saine d'esprit, la plupart du temps en tout cas.

Ma famille n'a jamais semblé aussi unie que devant ce cercueil. Nous étions blottis ensemble dans l'hypocrisie et la douleur comme dans la chaleur d'un feu de cheminée. Je me rappelle m'être demandé si quelqu'un allait faire remarquer à quel point l'étalage de ce chagrin et de ces roses sanglantes était déplacé. Mais non. *Tragédie. Tristesse. Drame.* Voilà tout. Avec le recul, je suis toujours sidérée que personne n'ait été choqué

de nous voir transgresser une règle de politesse des plus élémentaires : on ne vient pas aux funérailles quand on a assassiné la personne dans le cercueil.

C'est tout de même la base.

Après l'enterrement, Gabriel a fourré dans son sac à dos quelques vêtements, l'intégrale des Pink Floyd, la totalité des économies de la voisine, Mme Michelez, et le fusil de chasse semi-automatique de Papa. Avec la délicatesse surprenante qui lui est propre, mon frère a enveloppé l'arme dans du papier bulle qu'il a fait tenir à l'aide de mes élastiques à cheveux. Ceux que je préférais quand j'étais petite, les jaunes avec des arcs-en-ciel. Il a aussi volé tous mes journaux intimes, ces cahiers dissimulés dans le local de la chaudière qui sentait le moisi et où il avait pour habitude de m'enfermer. Il a crié qu'il allait chez un copain et qu'il serait là pour le dîner. Il n'est plus jamais revenu à la maison.

Les doigts toujours serrés autour de ma boîte d'allumettes, je l'ai regardé s'éloigner. Le canon de l'arme à feu recouverte de papier bulle dépassait de son sac à dos entrouvert. Il ne s'est retourné qu'une seule fois, en arrivant au square du bout de la rue où il m'emmenait parfois pour fumer les cigarettes qu'il volait au PMU. Il a fixé quelques secondes la fenêtre de ma chambre. Je savais qu'il pensait à moi et, pourtant, j'étais certaine qu'il ne mettrait plus jamais un pied chez nous. Au fur et à mesure que sa silhouette rapetissait, je respirais mieux, soulagée, comme jamais je ne l'avais été, de savoir mon grand frère et ce fusil le plus loin possible du foyer où nous avons grandi. J'ai fermé les yeux et, de toutes mes forces, j'ai prié pour qu'il m'oublie.

Dieu a ignoré mes prières, évidemment.

CAHIER d'ABIQAËLLE, EXTRAIT

1990

Le docteur Hassan a dit que je devais ranger mes pensées et que les pensées, c'est plus facile à ranger par écrit que quand on parle. Du coup, elle m'a donné ce cahier pour m'aider à ranger mon cerveau. Ici, je peux tout dire, parce que personne a le droit de lire. Ça s'appelle le respect de mon intimité (ça veut dire seulement pour moi). Il faut raconter les choses dans l'ordre. Parce que j'ai beaucoup trop d'idées dans ma tête. Parfois, elles se cognent dans tous les sens, comme des tas d'oiseaux qui seraient enfermés dans une toute petite pièce. C'est pas drôle, les pauvres. Après, j'arrive plus à finir ce que je voulais dire. Les débuts et les fins des phrases se mélangent comme des lettres dans la boîte de Scrabble quand je la secoue. J'aime pas quand ça fait ça. Je bégaye, je m'embrouille et mes amis m'insultent de débile mentale. Le docteur Hassan dit que les vrais amis traitent pas leurs amis de débile mentale. Elle dit aussi que je suis pas une débile mentale. Elle dit que c'est même tout le contraire.

Elle dit : statistiquement, Abigaëlle, seuls 0,1 % des gens sur Terre ont un cui supérieur ou égal au tien.

Elle dit aussi : mais même quand on est très intelligent, c'est dangereux de jouer avec les allumettes.

Le cui, ça veut dire que je suis une petite fille très intelligente, comme les oiseaux qui ont tout compris à la vie, qui pleurent jamais et qui passent leur journée à chanter et voler.

Et c'est pas beaucoup, 0,1 %.

J'essaye de croire le docteur Hassan et de plus penser que je suis débile mentale, parce que ça me rend triste, mais certains jours, c'est difficile. Même la voisine, Mme Michelez, murmure souvent (ça veut dire parler tout bas comme pour dire un secret) en me tapotant le crâne qu'on doit être sept ou huit là-dedans. Ce qui est juste une façon rigolote et un peu plus polie de dire que je suis folle. J'aime pas ce mot. C'est un mot qui fait peur. Je préfère être débile mentale que folle. Pourtant, Mme Michelez est gentille. Elle propose toujours à Maman de passer prendre une tasse de thé chaud ou un petit chocolat. Mme Michelez, je l'aime bien. Même si ça lui arrive aussi d'avoir des courts-circuits dans le cerveau. Comme la fois où elle a sonné à notre porte en plein milieu de la nuit pour demander si on avait des herbes de Provence. C'était drôle, mais aussi un peu triste, je sais pas pourquoi. Surtout qu'on avait pas d'herbes de Provence, parce que Papa trouvait ça dégueulasse, cette manie de Maman de mettre de l'herbe partout. On est pas des moutons.

Voilà, ça me reprend, ça part dans tous les sens.

Je me concentre.

On habite à Genevigny (c'est en Bourgogne), dans un papillon dans une résidence de standing avec mon frère Gabriel et mes parents. J'ai oublié de dire

que je m'appelle Abigaëlle Lemonnier et j'ai sept ans. C'est l'âge de raison. C'est Papa qui dit ça aux gens : « papillon dans une résidence de standing ». C'est de l'anglais. En fait, c'est pas un vrai papillon, juste une maison avec d'autres maisons autour qui lui ressemblent et une route au milieu. Il y a des géraniums aux fenêtres et les pelouses sont bien vertes comme dans Astérix chez les Bretons. Sur le palier du premier étage, à la place d'un morceau de mur, il y a un grand vitrail plein de couleurs avec des arbres et des oiseaux. C'est du lard moderne. C'est beaucoup mieux qu'un mur, un vitrail. Ce vitrail, c'est mon endroit préféré. Je m'allonge par terre avec mon doudou qui est un lapin et qui s'appelle Albert et je regarde le soleil qui passe à travers les arbres et les oiseaux dessinés sur le verre. Ça fait comme des traits d'or entre les feuilles dans une vraie forêt. Il y a des taches de lumière partout sur le sol, sur mon visage et sur mon tee-shirt. C'est comme voler au milieu des étoiles.

Profession de mon grand frère Gabriel : dix ans, garçon, il me met des torgnoles.

Profession de mes parents : Maman est une fée. Même Papa le dit : c'est la fée Néante. Avant, elle était aide-soignante, mais elle a arrêté pour devenir fée après ma naissance parce que de toute façon elle gagnait pas un rond et Papa pouvait pas prendre le risque qu'elle en profite pour faire sa pute avec les médecins de garde. On la lui fait pas, à Papa. Maintenant, Maman a beaucoup de chance parce qu'elle a plus besoin de travailler. Elle se repose tout le temps et s'occupe de nous et de la maison. Elle fait le ménage et la cuisine en écoutant toujours la même chanson. C'est une chanson qui fait pleurer. Elle est en anglais. Ça me fait des vagues dans le ventre, cette voix et ces

notes. C'est du bonheur liquide qui coule dans mes bras et mes jambes. Et ça fait un peu mal au cœur aussi, je sais pas pourquoi. En tout cas, c'est la plus belle chanson du monde, c'est sûr.

Après, il y a mon Papa. Il est super intelligent, mon Papa. Lui, il travaille en tant que personne dans un bureau. Une fois, je lui ai demandé ce qu'il faisait comme travail, mais au bout de onze secondes, je me suis mise à compter les poussières dans un trait de lumière parce que j'aime bien faire ça. Il a remarqué que je l'écoutais pas, alors il a rigolé et a dit : allez, va jouer. Avec moi, il est toujours gentil, mon Papa. Il me tape jamais. Samedi dernier, il m'a emmenée au cinéma voir Maman, j'ai raté l'avion avec Gabriel et il nous a acheté du pop-corn et des glaces, ce qui était pas très raisonnable alors que Maman avait demandé d'être raisonnable.

On peut faire des tas de choses quand on travaille en tant que personne dans un bureau. Par exemple, le travail du docteur Hassan dans son bureau, c'est de froncer les sourcils. Et aussi de m'écouter raconter ma vie ou de me regarder faire des dessins en hochant la tête. Ça s'appelle être un charlatan de psy, m'a expliqué Papa. C'est des conneries de bonnes femmes, mais c'est l'école qui veut que j'y aille à cause des allumettes, de mon bras cassé quand j'ai sauté du toit et d'autres trucs dans mon comportement absolument inacceptables, a dit la directrice, mais j'ai pas envie d'en parler parce que ce serait trop long et je commence à avoir mal à la main d'écrire. En tout cas, Papa, il a un vrai travail, lui. Il se repose pas toute la journée comme Maman à faire le ménage, la cuisine et le linge. Sur la fiche de début d'année, pour son travail, il m'a dit d'écrire « cadre ». Comme pour un tableau au musée.

Ça m'a fait rire toute seule devant ma table et mes amis m'ont insultée de bizarroïde. Je sais pas exactement ce que ça veut dire, « cadre », et je m'en fiche un peu. Papa a aussi un collègue qui s'appelle ce connard de Lemarchand dans son bureau. J'aime pas ce connard de Lemarchand parce qu'il fait toujours sa tafiolo et alors ça met Papa de mauvaise humeur. Moi, je peux deviner si Papa est de bonne ou de mauvaise humeur quand il claque la portière de la voiture. Parce que j'aime pas quand Papa est de mauvaise humeur. Maman non plus. Elle devient toute blanche. Gabriel, je sais pas. Faudra que je lui demande. En tout cas, le travail de Papa, c'est du sérieux. Il permet de nous nourrir et de faire subsister cette famille de bons à rien qui sans lui dormirait sous un pont à cause de ma fée Néante de mère. Et alors on ferait moins les malins, c'est sûr.

J'essaye d'être claire, parce que c'est grave, ce qui s'est passé. Il est capital, comme dit le docteur Hassan (ça veut dire très important), que je reconstitue l'enchaînement des événements qui nous a amenés à ce problème de mon bras cassé parce que je me suis prise pour un oiseau et que j'ai sauté du toit. Maintenant j'ai un plâtre. Mais personne a voulu faire des cœurs dessus comme sur celui de Céline. Ça me rend triste. Alors j'ai demandé à Gabriel qui sait très bien dessiner parce qu'il a presque onze ans et il m'a fait la forêt du vitrail sur mon plâtre. C'est joli, mais je préfère des cœurs. Les cœurs, ça veut dire de l'amour. Et Maman, elle dit que l'amour, on en a jamais trop. Je suis bien d'accord. Moi, je suis amoureuse de Céline. Je sais pas pourquoi ça fait rigoler tout le monde quand je dis ça.

Je m'en rends pas toujours compte, mais des fois, j'oublie des choses. Enfin, c'est ce que dit le

docteur Hassan. Quand mon cerveau a pas envie de comprendre quelque chose, il le cache très profond dans ma tête et c'est comme si j'avais tout oublié. C'est la mnésie à cause des tresses trop matiques. Parce que je suis tombée du toit. Parfois, je crée même des nouveaux souvenirs à la place. Le docteur Hassan dit que c'est comme planter des fleurs là où on a enterré quelque chose de très laid ou qui fait très peur. Mais c'est quand même là. Enterrer ses souvenirs, c'est comme ignorer (ça veut dire qu'on y pense pas) une petite coupure qu'il faut nettoyer. Alors ça peut s'infecter et aller dans tout mon corps. Quand ça arrive, ça fait très mal, parce que les infections, plus c'est profond, plus c'est dangereux. C'est pour ça que Gabriel s'est fait opérer de l'appendicite. C'est comme pour mon bras cassé. Parfois, je sais pourquoi j'ai sauté du toit. Mais si j'essaye de raconter, je sais plus. C'est enterré.

Le docteur Hassan dit : est-ce que tu ne sais plus ou est-ce que tu n'as pas envie de te souvenir, Abigaëlle ?

J'essaye de répondre, mais j'ai mal à la tête, j'ai du mal à respirer, j'ai peur. Alors, j'enterre et je plante des fleurs dessus. Des tulipes. J'aime bien les tulipes.

Le docteur Hassan dit que c'est important de faire la différence entre le vrai et le faux.

Comme si c'était simple. C'est comme vouloir séparer les blancs des jaunes d'une omelette déjà cuite.

Maman fait plus d'omelettes aux lardons. La dernière fois, Papa a jeté le plat sur le mur parce qu'il s'est quand même pas marié pour bouffer des omelettes à tous les repas. J'aimais bien les omelettes, moi. Il y a encore une petite tache de gras sur le papier peint. On dirait la Corse.

Le docteur Hassan dit : ce n'est pas si compliqué, la vérité, ce sont les faits.

La vérité, ce sont les faits.

La vérité, ce sont les faits.

La vérité, ce sont les fées.

Ma maman est une fée, elle dit que tout va bien. De pas s'inquiéter. L'essentiel, c'est de s'aimer. Mais parfois elle dit aussi : ça va mal se terminer.

Moi aussi, plus tard, j'aimerais être une fée. Mais ça existe pas. Sauf Maman. Donc je serai probablement plutôt bibliothécaire parce que j'adore lire, ou alors peut-être charlatan de psy comme le docteur Hassan. Ce serait pas mal, parce que, comme ça, j'aurai des amis qui viendront me parler dans mon bureau. En tout cas, quand je serai grande, je serai toujours gentille avec les débiles mentaux et les fous comme moi, parce que je sais qu'ils ont pas d'amis et ça les rend tristes.

On va à table. J'y vais parce que sinon Papa va s'énerver et le plus important, surtout, c'est de pas énerver Papa.

ABIQAËLLE

Maintenant

COMPTE TENU DE LA PRÉCISION avec laquelle je vais vous raconter certaines scènes qui m'ont été rapportées, vous allez croire que je romance un peu les événements. Cependant, tout ce que je vais vous exposer est vrai. J'en suis quasiment sûre. Disons à quatre-vingt-dix pour cent. Je ne fais qu'ajouter par endroits un peu de chair poétique au froid squelette des faits afin de mieux capter votre attention. Néanmoins, mon but, aujourd'hui, est d'arriver à déterrer la vérité sans me laisser trop emporter par mon imagination. J'entrevois en effet la possibilité d'un nouveau drame, notamment depuis que l'unique sujet de conversation de mon frère lors de ses visites bimensuelles au couvent se résume en trois lettres : Zoé. La première fois qu'il a prononcé ce prénom, un mauvais présage est venu se poser sur mon épaule comme un corbeau aux plumes sombres. L'autre jour, au moment de me quitter pour retourner vers elle, il a même failli sourire. J'ai encore du mal à y croire, mais je vous promets que c'est vrai.